

— En êtes-vous sûr ?
— On n'est jamais sûr de rien, fit le jeune homme en regardant le tapis.

— Savez-vous que vous serez cassé si vous échouez ?
— C'est probable, dit Mourief avec une insouciance qui choqua la princesse.

— Cette perspective semble ne vous offrir rien de désagréable, répliqua-t-elle avec hauteur.

Le jeune homme fit un geste vague qui pouvait signifier aussi bien : N'ayez pas peur ! que : Je m'en moque !

Sophie le regarda attentivement.

— Monsieur Mourief, lui dit-elle avec douceur, vous m'avez fait beaucoup de chagrin.

Pierre s'inclina très-bas et baisa respectueusement un pli de sa robe.

— J'avais de vous une si haute idée, reprit la jeune femme ; je vous estimais si fort au-dessus du commun ! Et vous, notre ami, vous vous êtes compromis dans une aventure vulgaire, on vous a vu dans une maison...

Elle n'osa trouver d'épithète ; — d'ailleurs elle n'en eut pas le temps. Pierre avait bondi sur ses pieds.

— Qui a dit cela ? s'écria-t-il On en a menti !

Sophie respira deux fois avec effort, puis, plus blanche que son col de batiste, elle se laissa aller dans le fauteuil. Elle avait perdu connaissance.

Pierre lui prit les mains et les réchauffa sous ses lèvres, mais il n'eut pas l'idée d'appeler ; même pour porter secours, un tiers eût été de trop. Au bout de quelques secondes, Sophie revint à elle.

On a menti, répéta-t-il en voyant s'ouvrir les yeux de la princesse. Je n'ai pas eu l'infamie de fréquenter une telle société... après ce que vous savez... ce que je vous ai dit à vous-même... Non, je n'ai pas donné à un homme au monde le droit de m'appeler menteur et hypocrite.

Sophie fit un geste de la main ; Pierre saisit cette main au vol.

— Vous n'avez pas joué ? dit-elle avidement en se penchant vers lui.

Il passa la main sur son front.

— Ne m'interrogez pas, dit-il avec désespoir. Croyez-moi sur parole ! Je ne puis pas répondre.

— Je veux que vous répondiez, fit-elle d'une voix suppliante. Vous n'avez pas joué ?

Pierre se couvrit le visage de ses deux mains, afin d'empêcher ses regards de répondre pour lui. Elle écarta ses mains et le força à la regarder.

— Ce n'est pas vous qui avez joué ? fit-elle, transportée, illuminée d'une clarté subite. C'est un autre ? Dites ? Ce n'est pas vous ?

— Pierre ne put pas mentir.

— Non, dit-il comme malgré lui, ce n'est pas moi.

— Ah ! fit Sophie éperdue, en lui tendant les deux mains, j'en étais sûre.

Pendant un moment ils oublièrent tout danger. Les mains nouées, les regards croisés, ils vécurent ainsi la plus belle minute de leur existence.

— Racontez-moi cela, dit Sophie, qui s'assit sur le canapé et fit une place près d'elle pour son ami.

Je ne puis, fit celui-ci de l'air le plus suppliant. Épargnez-moi ! J'ai promis de ne pas dire...

— Mais à moi ! Vous n'avez promis de ne pas me le dire, à moi ! je vous jure de ne le répéter à personne !

— Pas même à Platon ?

— Oh ! Platon est un autre moi-même !

— J'ai promis, insista le jeune homme.

— Soit ! répondit Sophie. Je ne dirai rien, mais il est intelligent ; s'il devine, ce ne sera pas ma faute. Que s'est-il passé ?

— Avant hier soir, commença Pierre, je revenais de chez vous, lorsqu'on m'annonça un jeune officier tout nouvellement entré au régiment. Il a seize ans et demi, il arrive d'un corps militaire de province ; — Pétersbourg lui a tourné la tête, — ce n'est pas bien surpre-

nant ! Donc, mercredi, il a été dans cette maison dont on vous a parlé ; il s'est fait plumer jusqu'aux os et il a perdu plus qu'il ne peut payer en dix ans. Je m'intéressais à lui ; — il est si jeune, et quand on n'a pas de famille pour vous tenir la bride serrée, on est si bête à cet âge-là ! Il venait m'apporter une lettre qu'il me priait de faire passer à sa mère... il n'a plus qu'elle. Sa démarche à cette heure indue me parut bien singulière ; j'avais entendu dire au régiment qu'un officier — on ne savait lequel — avait perdu une somme absurde... Je l'interrogeai, cet enfant, il fondit en larmes... Bref, j'appris que, dans l'impossibilité de payer sa dette, il allait se brûler la cervelle en rentrant chez lui. Il avait trouvé cela tout seul. Quel génie ! Voyons, princesse, vous qui avez du bon sens, qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Continuez ! dit la princesse en souriant.

— Je lui représentai premièrement toute l'insanité de sa conduite ; il en convint et m'annonça qu'il allait s'en punir par le moyen le plus radical. Je lui parlai alors de sa mère... J'avais trouvé la corde sensible.

Il est fils unique, adore, gâté ! Jugez-en : sa mère possède un revenu de sept mille roubles, elle lui en envoie six mille et vit avec le reste ! On devrait mettre en prison des mères pareilles, pour les empêcher de gâter leurs enfants. Enfin, il pleura comme une jeune *général*... Vous riez ? Je ne riais pas, moi ! et, malgré mon peu d'éloquence, il faut croire que la Providence m'a envoyé une inspiration toute particulière, car j'étais presque aussi ému que lui. Je lui proposai alors de faire des billets... Il n'est pas majeur, l'imbécile ! On a refusé son papier, comme de juste. Il est allé voir un usurier, qui l'a envoyé promener. Alors...

— Alors, c'est vous qui avez signé ? dit la princesse, les yeux noyés de larmes heureuses.

— Mon Dieu, fit Mourief en cherchant à s'excuser, — il le fallait bien... je suis majeur, moi !

— Et si vous ne trouvez pas l'argent nécessaire... pour demain, m'avez-vous dit ?

— Oui, demain... eh bien ! je... je ne sais pas ce que je ferai. Le pis qui puisse arriver serait que mon jeune homme fût cassé... Il a repris goût à la vie, il ne se brûlera pas la cervelle. Je donnerai tout ce que j'ai trouvé, et le créancier sera bien obligé de se contenter de ma signature à longue échéance pour le reste.

— Combien avez-vous trouvé ?

— Vingt-sept mille roubles, et pas sans peine !

— Allons, mon ami, cherchez le reste ! fit la princesse en se levant. Bon courage !

— Vous me renvoyez ? dit piteusement Pierre qui n'avait pas envie de s'en aller.

— Ne vous souvient-il plus que mon frère vous attend pour vous sermonner ?

— Ah ! mon Dieu ! je l'avais oublié ! s'écria Mourief en cherchant sa casquette qu'il tenait à la main. J'y cours ! Si vous saviez, princesse, comme il est facile de porter le poids d'une faute qu'on n'a pas commise !... Bien sûr, je ne changerais pas avec mon petit cornette !

Son beau sourire se refléta sur le visage de la princesse.

— Alors, dit-il en lui prenant la main, vous ne m'en voulez pas de vous avoir fait souffrir ?

— Non, dit-elle en le regardant sans fausse honte. Vous êtes sorti de page, monsieur Mourief, désormais vous avez prouvé que vous êtes un homme ; vous pouvez tout tenter, et tout espérer.

— Tout ? demanda Pierre qui retenait sa main.

— Tout ! répéta-t-elle, le visage couvert de rougeur.

— Eh bien ! quand je serai hors de ce pétrin, je vous demanderai quelque chose.

— Demandez-le tout de suite ; j'aimerais mieux vous l'accorder pendant qu'aux yeux du monde vous n'êtes pas encore innocent.

Pierre l'attira dans ses bras et lui murmura quelques